

Daniel ARANJO

Professeur des Universités, Université du Sud (Toulon-Var)

*à Pierre Brunel, amateur de Derème, de Geneviève Immè,
et inconditionnel de G. Saint-Clair*

**QUATRE POEMES MODERNES
SUR SIDOINE APOLLINAIRE,
SES BARBARES, SON ÉPOQUE
(1931, 1994, 2004, 2005)**

Tristan Derème (1931)



Qu'importe au jeu de l'univers
La musique de quelques vers ?
La terre tourne, et les poètes
Du décor rencontrent l'envers.
Leurs lèvres sont vite muettes.

Adieu, fanfare et lauriers verts !
Ils rêvaient d'une immense gloire ;
Leurs vers dorment dans une armoire,
Et leurs couplets les mieux fleuris
Sont les délices des souris.

Pourtant quelqu'un, le soir, se prend à les relire ;
Une rose fleurit aux cordes de la lyre,
Et c'est pourquoi je vous écris,
Mon cher Sidoine Apollinaire,
Qui vivez dans l'azur, au-dessus du tonnerre,
Quand je suis encore à Paris,
Dans ce tumulte qui m'enivre,
Où je songe toujours à composer un livre.
Mais on me dit : – Laissez l'amour d'un vain laurier,
Et goûtez le bonheur loin de votre encrier.
De vivre comme nous faut-il tant vous prier,
Et parmi nos plaisirs ne voulez-vous nous suivre ?

– Vivre ! dis-je. Quel monde allez-vous m'entr'ouvrir ?
Tous ceux qui tentèrent de vivre
N'ont-ils pas fini par mourir ?

Et pourquoi n'avouer qu'aux charmes de ce monde
Je préfère... Entendez que l'on dédaigne peu
Les festins où l'amour montre et cache son jeu,
Ni pareille à la mer profonde,
Cette heureuse tendresse où nos vaisseaux bercés
Ne savent plus songer aux orages passés ;
Mais, je voudrais, Sidoine, aux pages d'un poème
Enfermer ce monde que j'aime

Et l'amour et mon cœur qui battit tant de fois
Rêvant que l'avenir écouterait ma voix.

Je ne suis pas le seul qui pense de la sorte !
Et certes nous goûtons les aubes et les soirs,
Et mille souvenirs emplissent nos tiroirs,

Mais nous regardons vers la porte.

La verra-t-on s'ouvrir au chant de nos espoirs ?
Notre poème au seuil sera-t-il feuille morte ?
Nos vers monteront-ils aux cimes de l'azur ?
Seront-ils rossignols aux branches du futur ?

Seront-ils heureuses fontaines

Où se mire l'amour aux automnes lointaines ?
Sidoine, l'on a vu tant de rêves finir,
Tant d'oiseaux s'envoler, tant de roses jaunir,
Qu'on met son espérance au durable avenir.

On voudrait porter à ses rives

Le trésor que l'on cueille aux saisons fugitives,
Ce bouquet de regrets, cette gerbe de fleurs
Où brillent la rosée et la pluie et les pleurs.

Flottez, bouquets fleuris, au caprice des ondes !

Votre rêve, Sidoine, était-il différent,

Quant vous faisiez des vers au milieu des Burgondes,

Dans les nuits de Clermont-Ferrand ?

Ne rêviez-vous d'un ermitage,

Loin des guerriers et loin des cris ?

Une mule docile eût fait votre équipage ;

Le chou tendre eût fondu sous la grasse perdrix ;

Une feuille de palme eût orné le laitage,

Et le chant des oiseaux, dans l'ombre et le feuillage,

Eût endormi votre vieil âge,
Le jardin solitaire et vos songes flétris.

Vous pensiez : L'avenir saura-t-il mon langage
Et méditera-t-il aux phrases que j'écris ?
Est-ce fini de Rome ? Est-il un pont fragile

Où passera notre destin,
Où pour atteindre au bord lointain,
Parmi le cortège latin,

Nous marcherons avec les Muses de Virgile ?

Déjà s'ouvre un autre univers.

On y scande fort mal nos vers...

– Nous avons aussi nos barbares,

Et nos barbares sont auteurs ;

Ils s'enivrent aux bruits des gares

Et des moteurs.

Ils goûtent d'étranges délices

Dans le tourbillon des hélices,

Et préparent pour les neuf Sœurs

Des ascenseurs.

Ivresse des mondes physiques,

Nouveau remède à tous les maux !

S'ils savaient du moins nos musiques

Et comme il faut lier les mots !

Ont-ils, mon cher Apollinaire,

Sur leur table un dictionnaire ?

Et qui leur montrera l'art des grands violons,

Quand leurs alexandrins sont trop courts ou trop longs ?

Mais vous pensez qu'ils n'en ont cure.

Ni d'un langage étudié.

Pourtant rappelez-vous le beau rythme épié
Et qu'aux filets soudain le poète capture.

Les vers sont pareils à Mercure :
Ils ont une aile à chaque pié.

Couper un pied, c'est perdre une aile.
Ce principe est fort humble et sans peine conçu.
Ils l'oublient, ou, plutôt, ils ne l'ont jamais su.
Au reste, ils vous diraient que c'est mode nouvelle,
Que la simple nature est toujours la plus belle,
Que l'art n'a rien à faire autour de l'encrier,
Qu'il n'ont point souci du laurier
Et qu'il suffit de bien crier.

Laissons crier ces gens que personne n'écoute.
Ils n'iront pas loin sur la route.
L'avenir n'entendra leurs petites clameurs
Et ne fera sonner pour elles ses fanfares.
Savons-nous par nos imprimeurs
Les cris que poussaient vos barbares ?
Que dis-je ? C'est par vous que nous les connaissons,
Comme les sauvages chansons
Qui les menaient aux aventures.
De mourir aux littératures
Voici que leur tumulte est par vos soins gardé,
Tant il est vrai que seul passe aux rives futures
Un poème bien accordé.

Tristan Derème (1889-1941), *Songes du poète* (Émile-Paul, 1931), pp. 19-23¹

¹ Copyright Claude de Lestapis, nièce de Derème. Sur Tristan Derème, voir mon ouvrage d'ensemble, *Tristan Derème (1889-1941), le télescope et le danseur*, Atlantica 2002, Prix de la Critique de l'Académie française, et mon anthologie *Tristan Derème, 100 poèmes choisis*, même éditeur, 2004.

Version latine de la seconde moitié du texte précédent :

*Sidoni, nobis totiens somnia vanuerunt,
Avolaverunt merulæ vel rosa languefactast
Ut perennem spem procul hinc tempore protrahamus.*

*Oram ad æternam cupimus referre
Quas dedit nobis breviter lautitias fugax ver,
Molliter sertos animos fasciculosque florum,
In quibus ros et lacrimæ cum pluvia refulgent.*

*Nate, vos flores rosei, peruariis in undis !
Sidoni, num tunc aliter somnia somniasti,
Pulchra Burgundis mediis carmina cum creares*

Urbis Arvernæ tenebris remersus?

Nonne eremum tu quoque somniabas

Bellico tutum procul a tumultu?

*Ut vehi posses, docilis mula tibi fuisset ;
Altiles pingues, teneras brassiculas varasses ;
Caseus palmæ folio candecoratus esset,
Fronde cum passer latitans carminibus canoris
Persuasisset reparare somnum
Te senem, plantas virides, somnia languefacta.*

*Quæritabas hæc : Mea num verba scient futuri ?
Scripta, quæ pango, suboles num reputabit illa ?
Roma num desit penitus ? Num superest minor pons,*

Nostra qua pergunt iter alta fata,

Qua petens oras procul hinc remotas

Inter hanc pompam comitum Latinam

Cum mihi faustis gradiar Vergilii Camenis ?

Nunc apertus iam novus ordo mundi

Perperam scandens recitansque versus...

– Sæviunt nobis quoque barbari nunc :

Barbari nostri faciunt libellos ;

Traminum istis est strepitus voluptas

Atque moderna motra.

Gaudium mirum sine fine gustant

In sonis duris heliis rotantis,

Exstruunt Musis lyricis novenis

Mechanicas casellas.

Ebrii fiunt physico universo,

Quod putant summum medicamen esse !

Musicas artes utinam tenerent

Verbaque in versu sociare scirent !

Estne vero istis, mi Apollinaris,

Lexicon quoddam super has tabellas ?

Quis modos istos citaharæ vel violæ addocebit,

Cum suos claudos faciant hexametros retortos ?

Ast eis credis nihili illud esse,

Vel polituram lepidæ loquelæ.

Sed petitos iam numeros dulcisonos memento

Quos suis vates subito retibus apprehendit.

Versus est Hermæ similis putandus :

Qui duas alas pedibus potitur.

Si pedem cædas, careas et ala.

Illa persimplex ratio perfacilis receptu.

Sunt eam obliti, vel in his non fuit insita unquam.

Ceterum dicant modulos esse nuper novatos,

Sponte naturam satius usque sequi meracam,

*Scrinio nul1um moneant arte opus esse docta,
Et sibi lauros nihili putandas,
Dum satis magna modo voce clament.*

Clamitent ergo (patiar!) quos homo nullus audit.

Non diu pergent iter hoc adorsum.

Posteri parvos fremitus despicient eorum

Nec tubæ raucæ recinent illud "io triumphe".

Editores num retulere nobis

Barbarorum tunc fremitus tuorum ?

Ast eos immo potius novimus usque per te,

Esse silvestres humilesque cantus

Quis adirent tot temere ad pericla.

Litteris ne iam moriatur unquam

Hic perinvisus strepitus, perficis unicus tu,

Quod nihi1 ripis aliud provehitur futuris

Præter adstrictum numeris poema.

Traduction en saphiques latins : Geneviève Immè

(revue MAS, Pau, n° 26, 1992, p. 2-4)^{2 3}

² Geneviève Immè, décédée en 2012, fut aussi un poète et écrivain latin contemporain pour son propre compte. Elle s'est longuement expliquée à ce sujet dans son émouvante communication, à laquelle nous renvoyons, lors d'un mémorable colloque du Centre Piganiol : « Le latin moderne, non pas un exercice intellectuel, mais une passion du cœur », qui concluait les actes de *Présence de l'Antiquité grecque et romaine au XX^e siècle* (Tours, 30 nov.-2 déc. 2000), 2002, p. 521-532 ; les trois recueils franco-latins de Geneviève Immè, dont un de haï-kaï latins avec tr. fr., sont disponibles par les éditions Tarmeye, 43520 Mazet-Saint-Voy. Comme Georges Saint-Clair, que l'on va lire, elle avait fini par perdre la vue : mais la mémoire du latin l'aidait à vivre, et à voir clair, et à regarder, en elle-même, comme celle des vers français, Georges Saint-Clair, capable encore de vrais poèmes, porté par certaine régularité, mémorable et peut-être mémorable, d'un mètre moderne plus ou moins néoclassique, qu'il s'agit de polir et repolir.

³ Je ne résiste pas au plaisir de citer ici, à propos de Geneviève Immè traductrice de Derème en latin, ces mots d'un courrier d'un « 7/4 » (1997, d'après le cachet de la poste) du très beau lettré Pierre-Olivier Walzer, à qui je venais d'envoyer mon commentaire de ce texte de Tristan sur son cher Sidoine : « J'adore qu'on me parle de Sidoine Apollinaire comme si c'était chose toute naturelle et qu'on eût rencontré ce saint poète l'autre jour, à la remise du prix des Charmettes ! Merci, cher ami, de ces excellentes pages où vous tressez de si intéressantes guirlandes entre la Gaule latine de Sidoine et les paysages béarnais de Tristan. C'est vrai qu'avec des sujets de ce genre vous ne risquez guère d'accroître la cohorte de vos lecteurs, mais nous avons notre conscience (et notre plaisir) pour nous, n'est-ce pas, et c'est ce qui compte. Moi aussi je m'use à chanter un Cingria dont personne ne veut (sauf Réda, tout de même [...]). Mais vous verrez dans 200 ans... [...] Je m'empresse d'écrire à la dame pour avoir le texte *en latin* ! C'est vraiment vrai, cette histoire ? »

Georges Saint-Clair (1994, 2004, 2005)



Georges Saint-Clair en 2008 (photo J. Le Gall)

Et Sidoine Apollinaire en poésie actuelle ? Voici ce qu'écrivait Georges Saint-Clair, prix Derème 1991 et Grand Prix de Poésie 1993 de l'Académie française, pour les saints Martin et Sidoine 1994, respectivement les 11 et 14 novembre, en consonance avec le poème précédent, sa source, et un autre Apollinaire, Guillaume, mort un 9 novembre 1918 et inhumé le 13 (le prêtre-poète a depuis repris et développé cette pièce dans son recueil *L'Âme sentinelle*, Atlantica éd., 2005, mais comme la référence à la fin de l'Empire s'y efface, je préfère en donner d'abord l'état de 1994). Car la pensée de Sidoine et de ses barbares aide Georges Saint-Clair dans sa vie quotidienne à tenir debout au milieu de ce et ceux qu'il appelle ses « Barbares verticaux », c'est-à-dire ceux de maintenant et de sa propre société (calés toute une semaine

devant un écran d'ordinateur entre deux émissions TV sur Le Juste Prix), par opposition à ceux, imperceptibles, quasi infinis, infiniment lents et horizontaux de son cher Désert des Tartares de Dino Buzzati ; et savez-vous quel fut l'un des derniers livres qu'il ait lu, avant de perdre la vue (notre ami vient de fêter ses 93 ans), et qu'il m'a même fait l'amitié de m'offrir, puisqu'il ne peut plus le lire ? C'est *428, une année ordinaire à la fin de l'empire romain* de Giusto Traina (tr. fr. Gérard Marino, préface Gilbert Dragon), Les Belles Lettres, 2009.

Paix des fourneaux chrétiens

Belle table commune

Ton oie ô Saint Martin

La neige nous la plume

Petit vin auvergnat

Que tu buvais Sidoine

En écoutant le pas

De Rome qui s'éloigne

Le même je le bois

Pied au landier je songe

Sous le chant du tison

Le siècle se dénombre

Vieux évêques amis

Du lettré solitaire

Sidoine que j'unis

À l'autre Apollinaire

Vous trois vous revenez

Quand pour rien pour personne

Les drapeaux médaillés

Font le bruit de l'automne

(novembre 1994)

Variante de la strophe 2 :

"Et qu'on eût dit touché
Du gris de ta montagne
Ce petit vin narquois
Que tu buvais Sidoine"

TROIS PASSANTS DE NOVEMBRE *

« Passons, passons puisque tout passe »
Apollinaire

Paix des fourneaux chrétiens
Belle table commune
Ton oie ô Saint Martin
La neige nous la plume

Et qu'on eût dit touché
Du gris de ta montagne
Ce petit vin narquois
Que tu buvais, Sidoine

Comme d'un autre temps
Les pommes dégringolent
Les chevaux éternuent
À coup de tête folle

Et de nouveau s'entend
– Un clairon pour silence –
Le rappel écolier

Des tous les morts de France

Vieux évêques amis
Du lettré solitaire
Sidoine que j'unis
À l'autre Apollinaire

*(Celui dont le calot
Pathétique surplombe
De beaux yeux d'artiflot
Traversés par le songe*

*Celui de qui la plaie
Sous le bandage semble
S'inclure, à bout de sang,
Dans une étoile d'encre)*

Vous trois qui revenez
Quand sans rien qui vous nomme
Le son glorieux des vents
S'enterre dans l'automne

L'Âme sentinelle, Atlantica, 2005

* Martin et Sidoine Apollinaire (d'abord préfet de Rome puis évêque de Clermont-Ferrand, mort vers 486) célébrés respectivement le 11 et le 14 novembre, je n'oublie pas dans le calendrier du cœur leur voisin : l'autre Apollinaire, le Guillaume *d'Alcools*, mort le 9 novembre et inhumé le 13 au Père-Lachaise. Martin, Sidoine, Guillaume que, depuis des années, je ne sépare plus dans l'effeuillage de mon bréviaire de novembre. (note de G. Saint-Clair)

À moins qu'on ne préfère, pour en rester toujours à l'époque du Sidoine arverne :

ODOACRE

Je veille - dans mon âtre
Mon chat et deux fagots.
Si ne fût-ce Odoacre
Le roi des Ostrogoths,

Théodoric peut-être
Ou peut-être Honorius.
Que ma rime s'arrête
Au doux nom d'Olybrius.

Exarchat de Ravenne
Ors de Théodora
Dans sa stalle chrétienne
De cirque ou d'opéra.

Qu'un autre soit scoliaste.
Mais sage est mon matou.
Le van de l'Ecclésiaste
Viendra disperser tout.

Pupitre, Atlantica éd., 2004, p. 44.⁴

⁴ Copyright G. Saint-Clair. Les œuvres de Georges Saint-Clair sont éditées et disponibles par l'éditeur basco-parisien Atlantica (3 Rue Séguier, 75006 Paris). Les Actes du colloque Georges Saint-Clair Grand Prix de Poésie de l'Académie Française 1993, réunis par D. Arango, sont disponibles par ce dernier (aranjo@univ-tln.fr). J'y avais publié une version antérieure du poème « Odoacre » dont les points d'interrogation et d'exclamation ont été remplacés dans la version 2004, la plus récente, donnée ci-dessus, par des points, et où nous avons « Si ne fut-ce », à l'indicatif, au sibyllin v. 3. Un latiniste soupèsera sans doute cette dernière oscillation (en latin, il faudrait sans doute un subjonctif, dont resterait à déterminer la valeur ; comme celle du « Si » français : *si* conditionnel ? vaguement interrogatif indirect ?). La grammaire de la poésie aussi est polysémique, et pas seulement son lexique ou son rythme moderne. À noter que certains de ses paroissiens d'arrière-Béarn appelaient « Odoacre » l'abbé Bégarie (Georges Saint-Clair en littérature), parce qu'ils étaient un jour tombés sur ce poème, où ils n'entendirent goutte.



Georges Saint-Clair, à gauche, avec un ami, juillet 2014